

## UN SACRÉ WEEK-END !

Martine et Jeannette arrivèrent à leur destination, Vallauris Golf-juan, pour profiter de ce *week-end* de fin d'été. Elle se garèrent et descendirent pour faire le reste du chemin à pied. Jeannette leva la tête et regarda les nuages qui s'amoncelaient.

— Pour la visite de la ville, c'est raté.

— Ce n'est pas grave, on a qu'à aller au musée Picasso.

Les deux amies se réjouissaient de découvrir cette ville ancienne.

Jeannette s'exclama :

— J'ai hâte de visiter le musée et l'œuvre de Picasso, Guerre et Paix.

— Tu imagines vivre à l'époque lorsqu'il créait cette œuvre !

Martine ronchonna, moins enthousiaste que son amie :

— Je n'ai jamais vraiment aimé ce que peignait cet artiste, enfin sauf ses premières peintures.

Jeannette leva les bras au ciel dans un geste théâtral

— Mais il a peint cette œuvre pour dénoncer la guerre.

— Tu confonds avec Goya, c'est lui qui, à travers ses peintures sombres, dénonçait la guerre en Espagne.

Janette bougonna :

— On ne va quand même pas rester enfermées dans un musée.

Martine lui tapota l'épaule.

— Allons, qu'est-ce que tu as ? Ce n'est pas toi qui était toute contente à l'idée de venir ici ?

Martine mit ses mains sur ses anches.

— Il y a que j'aimerais bien profiter de cet été.

Comme pour la contredire, des gouttes commencèrent à tomber et l'une d'elle s'écrasa sur son nez.

Les deux amies se dépêchèrent d'aller s'abriter.

Jeannette murmura :

— Je me souviens que, quand j'étais enfant, je suis déjà venue ici pendant les vacances.

Martine se tourna vers Jeannette.

— Demain, on prendra une navette Envibus et on ira jusqu'à la plage.

Janette rit.

La pluie cessa bientôt et, finalement, les deux amis décidèrent de visiter la vieille ville. Elles aimaient les petites rues comme la Rue Lascalis.

— Il y a plein de personnalités qui sont venues aussi, pas seulement Picasso.

— Peut-être que leurs fantômes hantent les lieux, la nuit.

Martine s'esclaffa :

— Des revenants, bin voyons !

Jeannette mêla son rire à celui de son amie.

— Je plaisante, je suis trop vieille pour croire ce genre de chose.

— Mais non, on est dans la fleur de l'âge, dans notre prime jeunesse.

— Je vais fêter mes soixante-six printemps dans un mois.

— Et moi, je les ai fêtés, il y a trois mois.

Elles rirent toutes les deux.

— Imagine que le fantôme d'Annie Cordy se promène la nuit et vienne jusqu'à notre hôtel.

— Annie Cordy a vécu ici ?

Tout en parlant, elles continuaient de flâner.

— On pourrait peut-être voir les céramiques de Picasso ?

— Ma vieille, on n'aura pas le temps de tout faire.

— Heureusement qu'on n'est pas venues en pleine été, au mois d'août, ça devait être l'enfer avec la canicule et tous les touristes.

— C'est pour ça qu'on vient maintenant, c'est plus tranquille.

Elles allèrent jusqu'à leur hôtel, le Provence.

Jeannette fit remarquer :

— Heureusement qu'on vient que pour le *week-end*, imagine s'il fallait traîner nos valises.

Elle se couchèrent tôt et se levèrent vers six heures. Elles prirent leur petit déjeuner et remontèrent prendre leur douche et se préparer.

Les deux amis arrivèrent devant le château dans lequel se nichait le musée Picasso. Toutes deux admirèrent l'architecture. Elles entrèrent et visitèrent. Les deux amies arrivèrent devant la galerie où s'étendaient les tableaux de Guerre et Paix peints par Picasso.

Jeannette agrippa le bras de Martine, qui s'arrêta et la regarda.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne sais pas, je me sens nerveuse.

— Allons, viens. Tu as trop d'imagination.

— Non, tu ne sens pas cette odeur ?

— Une odeur ?

Martine renifla l'air.

Les gens autour d'eux s'étaient arrêtés et murmuraient entre eux. Des cris déchirèrent le silence de la salle. Trois personnes, deux hommes et une femme surgirent, terrorisés.

La femme cria :

— Là-bas, un homme ! Il est mort !

Cette simple phrase produisit un tollé et tous ceux présents se dirigèrent vers la sortie, sauf nos deux héroïnes que cet éclat laissa de marbre.

Jeannette soupira :

— Et bien, on peut dire adieu à notre *week-end*.

— Allons voir.

Les deux femmes, nullement impressionnées, s'approchèrent. Leurs regards se posèrent et scrutèrent le cadavre de l'homme accroché contre un des murs de la galerie

Son sang tachait et se mêlait aux peintures.

— Visiblement, le meurtrier devait détester Picasso.

— Les meurtriers.

Martine prit un gant et l'enfila, puis palpa les poches du mort et trouva son portefeuille.

— Vide, bien sûr.

Jeannette mit aussi les gants jetables, qu'elle emportait toujours avec elle, et ausculta les mains et les ongles du mort.

— Il ne s'est pas défendu. On l'a attaqué par surprise.

— Regarde sur sa gorge, un coup de couteau, propre et rapide.

Jeannette contempla le corps.

— La rigidité cadavérique a commencé, il est mort depuis au moins deux heures.

— Bon, notre *week-end* définitivement est à l'eau.

— En parlant d'eau, on peut faire une croix sur la plage.

Martine ne répondit pas et fixait le cadavre.

— Regarde ses vêtements, élégants et de bonne facture. Il était de la Haute, comme on dit.

Des bruits et des voix les interrompirent.

Martine sortit un rouleau de son sac et l'étira tout autour de ce qui était maintenant une scène de crime.

Janette se pencha et prit quelque chose entre ses doigts. Martine s'approcha et l'examina.

— Qu'est-ce que c'est, une poussière ?

Jeannette s'exclama avec triomphe :

— Mieux que ça, un cheveu. Un cheveu roux.

— Et notre homme est brun.

Elle le mit dans un mouchoir. Martine enleva le ruban. Jeannette souriait et avait ce regard que son amie connaissait bien.

— Ne me dis pas que tu as trouvé le coupable.

— Si, j'en suis persuadée, mais il va falloir le prouver et les coincer.

Martine sourit.

— Je te fais confiance.

— Tu vas voir, cette enquête va se résoudre très vite. Demain, nos suspects seront sous les verrous.

Les deux amies ressortirent. Leur visite du musée Picasso écourtée, toutes deux décidèrent de se promener sur la plage. Elles prirent un des Envibus et continuèrent le chemin à pied.

Martine bouillonnait :

— Alors, ta théorie ?

— Tu ne te souviens pas de la femme qui a surgi juste devant nous tout à l'heure en criant ?

— Tu penses que c'est elle

— Elle était rousse et elle portait le même parfum que j'ai senti sur la veste du cadavre.

— Ce qui signifie quoi ? Qu'elle serait venue avec les deux hommes qui l'accompagnaient dans la galerie où se trouverait le cadavre de celui qu'ils avaient tué plus tôt ?

— En effet, c'était une mise en scène.

— Bien, que faisons-nous ?

Les deux détectives marchaient sur la plage et donnaient vraiment l'impression de flâner.

— Qu'est-ce que tu ferais toi, une fois que tu aurais accompli un meurtre ?

— Quelle question ! Je ferais disparaître le cadavre et toutes les traces.

— Et ensuite ?

— Je partirais le plus vite possible, avant l'arrivée de la police ou que ne commence une enquête

— Ou tu jouerais un rôle qui te disculpe.

— Celui du témoin.

— D'accord, mais pourquoi dans le musée Picasso, pourquoi dans la galerie des tableaux de Guerre et paix ?

— Le mieux serait de leur demander.

Jeannette regarda son amie comme si elle était devenue folle.

— Leur demander ? Et où veux-tu les trouver ?

— Sur le lieu de l'enquête, bien sûr. Ce sont des témoins du meurtre.

— Je me souvins, la femme portait des gants. Ce qui veut dire qu'ils ne trouveront aucun empreinte.

Les deux amies retournèrent à la galerie. Elles aperçurent devant le château un défilé de voiture de police.

Le lieutenant désigné pour s'occuper de l'affaire descendit de voiture et claqua la portière.

Martine et Jeannette les regardèrent entrer et les suivirent. Elles rirent dans leurs barbes. Ce policier en ferait une tête, s'il savait que deux fins limiers étaient déjà sur les lieux.

Quelle ne fut pas leur surprise, parmi les policiers, de reconnaître les deux hommes et la femme, dont les visages leur étaient familiers.

Martine soupira et murmura :

— Ils vont saccager la scène de crime.

Jeannette renchérit, avec dépit :

— Il n'y a rien que nous puissions faire, malheureusement.

Toutes les deux s'éloignèrent et allèrent s'asseoir sur un banc. Aucune des deux ne remarqua les deux silhouettes, dont l'une d'elles les fixait : La fameuse dame rousse, que nos deux comparses filaient, et son complice.

— Regarde-les, je crois que ces deux fouineuses vont nous causer bien du souci.

L'homme à côté d'elle demanda :

— Veux-tu que je m'en débarrasse ?

Un sourire cruel étira les lèvres de la femme.

— Laisse, je vais m'en occuper.

Elle marcha d'un pas déterminé vers leurs deux cibles.

Martine leva les yeux et les aperçut. Jeannette se retourna

— Mesdames, si vous voulez bien nous suivre.

Martine et Jeannette se regardèrent et se levèrent. Elles jaugèrent les deux faux policiers.

— Non, nous préférons partir.

L'homme les intercepta :

— Je ne crois pas.

Martine prit Janette par la main et elles se dirigèrent vers la galerie. Elles firent le tour du château.

Une voix emplie de menaces les fit frissonner.

— Elle ne doivent pas nous échapper !

Un coup de feu claqua. Elle se réfugièrent dans l'œuvre Guerre et Paix.

Les personnages autour d'eux paraissaient avoir changé de formes. Les deux femmes eurent l'impression qu'ils sortaient de leur univers. L'un d'eux, celui qui représentait la Guerre, avec lance et bouclier, sortit. Il paraissait fâché. Martine l'interpella.

— Monsieur, aidez-nous !

Il observa les deux infortunées. Elles regardèrent ce personnage sorti tout droit d'un tableau de Picasso. Son air belliqueux les effraya. D'autres personnages, derrière lui, sortirent du tableau de la Guerre.

Martine et Jeannette, stupéfaites, assistèrent à ce phénomène.

Des bruits de pas derrière elle. Le personnage armé d'un bouclier et d'un pilum s'interposa. Les autres, des silhouettes noires armées de lances, le suivirent. Martine et Janette assistèrent, médusées, à la déroute de leurs agresseurs qui n'eurent d'autres choix que de s'enfuir. Malheureusement pour eux, tous les personnages du tableau de la Guerre les suivirent.

Ils reprirent leur place comme si de rien était.

Martine et Janette se regardèrent l'une et l'autre. Elles se dépêchèrent de quitter le musée Picasso et furent heureuses de retourner à l'air libre.

Elles se souviendraient longtemps de leurs séjours à Vallauris. Pour se changer les idées, Martine eut l'idée d'aller faire un tour sur la plage, histoire de se remettre de leurs émotions. Toutes deux restèrent silencieuses, sonnées par ce qui leur était arrivé.

Elles cherchèrent un endroit tranquille où s'installer. Martine décida d'aller se baigner. Jeannette la suivit.

— C'est fou ce qui s'est passé, ce personnage qui est sorti du tableau de la Guerre.

— Plus encore de penser que ces personnages assoiffés de sang nous ont aidés.

— Pourquoi ont-ils fait cela, à ton avis ?

— Pour s'en prendre à ceux qui ont saccagé leurs tableaux.

Jeannette éclata de rire.

— Comme tu y vas, Martine.

— Cesse de te moquer, on arrive.

Elles pénétrèrent dans l'eau. Une vague surgit et les emporta.

Lorsqu'elles ouvrirent les yeux, les deux amies crurent rêver. Le tableau de la Paix. Que faisaient-elles dedans ? L'une et l'autre reconnurent le fameux fond bleu et les différents personnages du tableau. Emerveillées, les visiteuses poussèrent des exclamations de joie. Des cris leur parvinrent et toutes deux, figées de stupeur, aperçurent au loin dans le tableau de la Guerre, les trois criminels prisonniers et ligotés que tenaient des silhouettes patibulaires.